

# LEXICON PHILOSOPHICUM

International Journal for the History of Texts and Ideas

ENRICO PASINI

## Double charnière

### Philosophie naturelle, métaphysique et perception dans les PNG<sup>1</sup>

**ABSTRACT:** To a certain extent, the *Principles of Nature and Grace* (PNG), of which the title alone already reminds Malebranche, still seem to be animated by the Leibnizian imitation of the ‘Malebranche-Limbo’ (the descending movement and ascending from God to creation, then horizontally to creatures, and then going back to souls, spirits and the kingdom of grace). Here we will highlight, on the contrary, the main aspects by which Leibniz diverges from it in the PNG and in fact abandons it altogether. We will also analyze the meaning of the bipartition of Leibnizian writing in two sections, ‘physics’ and ‘metaphysics’, on the background on Leibniz’s classification of sciences and theory of the substance, and from there we will move to the consideration of the different levels of perception that Leibniz’s substances present.

**RÉSUMÉ :** Dans une certaine mesure, les *Principes de la nature et de la grâce* (PNG), dont le titre seul rappelle déjà Malebranche, semblent encore animés par l’imitation leibnizienne du ‘Malebranche-Limbo’ (le mouvement descendant et ascendant de Dieu à la création puis, horizontalement, vers les créatures, et enfin revenant aux âmes, aux esprits et au royaume de la grâce). Nous mettrons ici en évidence, au contraire, les principaux aspects par lesquels Leibniz s’en écarte dans les PNG et en fait y renonce complètement. Nous analyserons aussi le sens de la partition de l’écrit leibnizien en deux sections (‘physique’ et ‘métaphysique’), dans le contexte de la classification leibnizienne des sciences et de sa théorie de la substance, et de là nous passerons à considérer les différents niveaux de perception que les substances présentent selon Leibniz.

**KEYWORDS:** Leibniz; Principles of Nature and Grace; Substance; Perception; Classification of Sciences

---

#### 1. DANCE THE MALEBRANCHE-LIMBO WITH ME

Dans le limbo, les danseurs se penchent en arrière pour passer sous un bâton sans toucher le sol avec les mains ni toucher le bâton. On est debout, donc, au commencement, puis le mouvement va de haut en bas, suivi d’une section presque horizontale, et finalement on se relève. Quelque chose de semblable se passe aussi dans d’importantes œuvres philosophiques du XVII<sup>e</sup>, un siècle où les textes, comme les compositions mu-

---

1. Cet article combine les textes de mes communications aux colloques tenus à Milan et à Paris en 2014 sur les *Principes de la nature et de la grâce*, dont je tiens à remercier les organisateurs et les participants. Mais plus encore je tiens ici à évoquer avec gratitude le souvenir de Marine Picon, sincère amie et excellente chercheuse, qui se chargea alors de rendre mon français plus français.



sicales, s'orientent vers des formes structurées, comme par exemple les quatre mouvements de l'*Art de penser*, de l'*Essai sur l'entendement*, du *Neues Organon*. Il y a aussi le mouvement descendant et ascendant (de Dieu à la création, puis horizontalement aux créatures, et remontant ensuite aux âmes, aux esprits et au règne de la grâce) qui caractérise également le *Traité de la nature et de la grâce* de Malebranche, que Leibniz lit en 1685 dans l'édition de Rotterdam, et le *Discours de métaphysique* de ce dernier.<sup>2</sup> Dans une certaine mesure, les *Principes de la nature et de la grâce*,<sup>3</sup> dont le titre à lui seul, rappelle déjà Malebranche, semblent encore être animés du même mouvement, l'imitation leibnizienne du Malebranche-Limbo. Mais il sera intéressant, ici, de mettre en évidence, au contraire, l'aspect principal par lequel ils s'en distinguent.

Au cours de la généalogie ou de l'histoire de la naissance de la *Monadologie*, le dernier écrit qui présente ce mouvement parfaitement triadique d'ascension et de descente est en vérité l'*Eclaircissement sur les monades*, commencé pour l'envoyer à Rémond mais resté à l'état d'ébauche.<sup>4</sup> Les PNG, bien qu'ils présentent encore une ressemblance évidente avec leur ancêtre, commencent par la substance finie et sont, qui plus est, divisés en leur milieu par une fracture. Celle-ci sépare deux parties qui diffèrent par leur contenu de façon significative et non dépourvue de conséquences :

Jusqu'ici nous n'avons parlé qu'en *simples physiciens* ; maintenant il faut *s'élever à la métaphysique*, en nous servant du grand principe, peu employé communément, qui porte que rien ne se fait sans raison suffisante, c'est-à-dire que rien n'arrive sans qu'il soit possible à celui qui connaîtrait assez les choses de rendre une raison qui suffise pour déterminer pourquoi il en est ainsi, et non pas autrement.<sup>5</sup>

Ce principe énoncé, on sait que la première question qu'on a droit de poser sera selon Leibniz : "pourquoi y a-t-il plutôt quelque chose que rien ? Et pour quelle raison les choses doivent exister ainsi, et non autrement ?".<sup>6</sup> Cela non seulement, comme le voulait Descartes, parce que la lumière naturelle nous dit qu'on le peut demander, mais pour la raison bien plus "métaphysique", comme le dit Leibniz, que "le rien est plus simple et plus facile que quelque chose".<sup>7</sup> Donc la métaphysique commence en s'occupant des raisons ultimes des choses.

2. Robinet 1955 : 139 ss., come déjà Gueroult, a souligné, peut-être même à l'excès, les ressemblances entre ces deux textes : "Leibniz serait ainsi redevable à Malebranche du schéma général suivant lequel il expose pour la première fois sa pensée systématiquement" (142).

3. Dorénavant *Principes*, ou PNG. Du reste, les renvois aux œuvres de Leibniz seront conformes à l'usage des "Studia Leibnitiana".

4. Je me permets de renvoyer à Pasini 2005.

5. PNG, §7, GP VI, 602 (l'italique est de moi).

6. *Ibidem*.

7. *Ibidem*. Pour Descartes ("certes la lumière naturelle nous dicte qu'il n'y a aucune chose de laquelle il ne soit loisible de demander pourquoy elle existe") cf. AT VII, 108 ; AT IX, 86.

## 2. LIMBO GATEWAYS

Pour la première fois dans les *Principes*, apparemment, Leibniz ne danse donc plus le Malebranche-Limbo : à l'origine – dans la première rédaction, qui n'était pas numérotée – il y avait même seulement la *bi-partition* en physique et métaphysique. En même temps, un problème, toujours présent, de charnières ou de jonctions, se pose de façon nouvelle.<sup>8</sup>

Considérons ce dont il s'agissait dans la partie “physique” des PNG. Il y était déjà principalement question de la substance et de son rôle dans la constitution du monde, tant physique que spirituel. Au §1 on apprend que, pour simple ou composée qu'elle soit, la substance est une monade ou unité, un être capable d'action, une vie ; toute la nature est donc pleine de vie. Au §2, on lit que les monades n'ont point de parties et que perceptions et appétitions les distinguent : d'où la coprésence de simplicité et multiplicité. Au §3, que tout est plein et lié dans la nature : il y a des substances simples partout, qui sont le centre d'une substance composée et le principe de son unicité ; elles sont entourées d'une masse composée par une infinité d'autres monades, qui en forment par une harmonie parfaite et préétablie le corps organique, “machine de la nature”. Puis, au §4, la substance vivante avec ses organes, la monade dominante, les animaux et les esprits, la différence entre perception et aperception, l'immortalité ; et aux §§5-6, quelques détails de cette doctrine de la substance vivante.<sup>9</sup>

Une telle physique, cosmologie avant la lettre, avait été différemment évoquée auparavant dans les écrits de Leibniz. Par exemple, dans ses essais sur la *res bibliothecaria* on trouve les “Physicae generalis praecepta seu Somatologia”,<sup>10</sup> c'est-à-dire la doctrine des corps (*somata*). Elle entretient une relation étroite avec la médecine, au moins en tant que physique spéciale : “Physica (physica specialis jungatur medicis)”,<sup>11</sup> et les expressions “physico-medica”, “physico-mathematico-medica”, “physiologia medica”, se présentent souvent. On se rappellera du reste les miscellanés *medico-physica* de l'Academia naturae curiosorum. Il y a encore mention, bien sûr, de la “Physica Generalis”, ou des “Generalia physica”.

Mais dès la seconde moitié des années 1690, à peu près à l'époque des écrits sur la correction de la notion de substance et sur le nouveau système de l'harmonie préétablie, la discipline se duplique. Dans le *De systemate scientiarum*, composé après 1695, on lit : “Systema scientiae seu corpus philosophiae Theoreticae agit vel de veritate in universum et est Logica seu Rationalis vel de rebus et est Physiologia seu Naturalis sensu latiore”. *De rebus* : qu'était-ce donc que ces *res* ? Il s'agissait premièrement des phénomènes en tant que dotés d'une réalité substantielle, au moins d'emprunt, voire des *substantiata*,

8. Le limbo et son abandon sont les figurations d'un passage, mais, bien que l'on voit ici la philosophie leibnizienne de la maturité s'affranchir d'un schéma vieillissant, la symbolique du limbo est une question trop complexe et, enfin, délicate (*stick is the whip*, comme l'exprimait Kamau Brathwaite) pour insister sur la métaphore. J'admets que le sous-titre est tiré d'un chapitre de Emery 2012 : 54.

9. GP VI, 598-601.

10. *Tabula de ordinanda bibliotheca*, A IV, 5, 641 ; aussi “Somatologia seu physica generalis”, *Idea Leibnitiana bibliothecae publicae*, A IV, 5, 652.

11. *De ordine bibliothecaria et de dispositione librorum physicorum medicorumque*, A IV, 5, 682.

ce qui marque l'introduction d'un thème qui va prendre beaucoup d'importance dans la décennie suivante ; puis des vraies substances, comme Dieu, les esprits, le Moi :

Res sunt phaenomena (nempe realia) seu Substantiata ; et Substantiae ipsae. Phaenomena realia bene scilicet ordinata (somniis aut aliis deceptionibus opposita) vel sunt Emphatica ut arcus coelestis aliaque quae per sensus exhibentur ipsaeque massae corporeae. Substantiae vero sunt Deus, Spiritus, ego.<sup>12</sup>

La distinction entre physique générale et physique "partielle" ou particulière va elle aussi changer, et on assiste ainsi à l'apparition du nom de "cosmologie" : "Est autem physica partialis et totalis, partialis est abstractiva generalis de qualitatibus et concretiva de objectis nempe de similaribus de ruderibus et de organicis. Totalis est Cosmologia". L'objet de cette science physique et sa démarcation par rapport à celui de la métaphysique sont présentés par Leibniz dans le nouveau cadre de sa métaphysique :

De Substantiis ipsis agit Metaphysica, ubi de principiis rerum de Monadibus, Animabus, Spiritibus, de Deo qui est ultima ratio rerum. Complectitur ergo et Theologiam. Huc ergo et Theologia naturalis combinanda revelata.<sup>13</sup>

La connexion entre philosophie et théologie naturelle va se développer jusqu'à se transformer en programme à l'occasion d'une conférence donnée à Vienne en 1714, dont le texte a suscité beaucoup d'intérêt après sa publication par Patrick Riley :

Theologia naturalis est, quae ex seminibus veritatis menti a Deo autore inditis enascitur ad caeterarum scientiarum instar. Revelata est quae ab antiquis hausta, quibus Deus se manifestaverat familiaris, et traditione propagata est. (...) Itaque (...) dicendum est, Barbaris quidem Veritates maximas circa divina deberi, Graecis autem *Philosophiam quandam sacram*, qua rerum divinarum et Spiritualium natura non explicatur tantum expressius, sed etiam praeclaris rationibus demonstratur.<sup>14</sup>

De ce point de vue, toute physique dépend d'un savoir à la fois plus général et supérieur. Pour Descartes, le mathématicien athée n'aura jamais une vraie et certaine science s'il ne reconnaît un Dieu, au moins pour être certain de n'être pas trompé même dans les passages les plus évidents de ses démonstrations. Leibniz, on le sait, estime que le vrai problème consiste dans l'ignorance du fondement sur lequel repose la connaissance, et il l'écrit quelques années plus tard :

Il est vray qu'un Athée peut être Geometre. Mais s'il n'y avoit point de Dieu, il n'y auroit point d'objet de la Geometrie. Et sans Dieu, non seulement il n'y auroit rien

12. *De systemate scientiarum*, A IV, 6, 502.

13. A IV, 6, 503.

14. Riley 1976 : 214, 216. On pourrait comparer ces formules avec celles de la *Philosophia sacra* de Francisco Vallés : en particulier, elle ne va pas beaucoup d'accord avec la philosophie naturelle : "Non solum autem non est hactenus comparata scientia physicarum assertionum, sed ne comparari quidem potest, quia physicus non abstrahit a materia. Materialium vero notitia cum pertineat ad sensus, non potest ultra opinionem procedere. Scientia enim est universalium et intelligibilium. Itaque physicus, quantumvis laboret, non potest suarum theson scientiam comparare" (Vallés 1652 : 367).

d'existant, mais il n'y auroit rien. Cela n'empêche pas pourtant que ceux qui ne voyent pas la liaison de toutes choses entre elles et avec Dieu, ne puissent entendre certaines sciences, sans en connoître la première source qui est en Dieu.<sup>15</sup>

### 3. NATURE ET MONADES

Ce n'est pas que Vienne lui ait fait oublier la physique commune ? À l'époque même de la conférence que nous avons citée ci-dessus, c'est-à-dire, d'ailleurs, peu avant la composition des PNG, Leibniz avait eu l'occasion de définir de manière officielle la physique, en relation avec la fondation possible d'une académie des sciences à Vienne. L'objet de cette Société allait revenir à trois classes, la "Littéraire", la "Mathématique" et la "Physique" :

La Classe physique, comprend les trois regnes de la Nature : le Mineral, le Végétal, et l'Animal avec les sciences et arts qui s'y rapportent comme la chymie, botanique, anatomie ; en faveur de l'oeconomie et de la Medecine ; et sur tout pour la dernière.<sup>16</sup>

Dans les écrits de Leibniz à partir des années 1690 on trouve, comme on l'a dit, de nombreuses mentions de la "physique" prise en ce sens – ce qu'il appelle même la "vraie" physique, c'est-à-dire comme une nouvelle forme de la philosophie naturelle, dont précisément Leibniz s'est occupé lui-même, la physique mathématique à laquelle s'exercent Malebranche, Mariotte, Rohault, Huygens, Newton, etc. En ce sens, "vera physica res novitia est".<sup>17</sup> Dans une lettre écrite à Arnauld après le voyage d'Italie, Leibniz exprime cette doctrine en la présentant comme une partie de ses nouvelles élaborations philosophiques. On se trouve ici à la croisée des chemins pour cette nouvelle physique ; il y a certains principes qui caractériseront à jamais, dans la pensée de Leibniz, le domaine intermédiaire entre corps naturels et substances métaphysiques :

A l'égard de la Physique, il faut entendre la nature de la force, toute différente du mouvement qui est quelque chose de plus relatif. Qu'il faut mesurer cette force par la quantité de l'effet. Qu'il y a une force absolue, une force directive, et une force respectueuse. Que chacune de ces forces se conserve dans le même degré dans l'univers ou dans chaque machine non communicante avec les autres, et que les deux dernières forces prises ensemble composent la première ou l'absolue.<sup>18</sup>

Dans les PNG, cette incarnation de la science physique fait son apparition au §11 d'une façon extraordinaire, pour ainsi dire, c'est-à-dire au milieu de la partie métaphysique. Il est ici question, de nouveau, de la dynamique et des principes de conservation, dans une formulation techniquement plus précise :

La sagesse suprême de Dieu lui a fait choisir surtout les lois du mouvement les

15. *Théod.*, §184, GP VI, 226-27. Pour Descartes, voir AT VII, 141 ; AT IX, 111.

16. *Leibniz au prince Eugène*, 1714, FC VII, 319.

17. *Leibniz à Georg Franck von Franckenau*, 1694, A III, 6, 11.

18. *Leibniz à Arnauld*, 1690, A II, 2, 313. Comme on le sait grâce à la *Brevis demonstratio*, il ne se conserve pas la même quantité de mouvement.

mieux ajustées et les plus convenables aux raisons abstraites ou métaphysiques. Il s’y conserve la même quantité de la force totale et absolue ou de l’action, la même quantité de la force respective ou de la réaction ; la même quantité enfin de la force directive.<sup>19</sup>

Ces sont là les trois lois de conservation formulées dans l’*Essay de dynamique sur les lois du mouvement*, qui date à peu près de 1700. Elles correspondent, dans un ordre inverse, à l’équation linéaire de la conservation des vitesses dans le choc élastique, à la conservation du moment cynétique, ou “invariabilité de la somme des quantités de mouvement orientées dans un système matériel lorsqu’interviennent des actions mécaniques entre les corps qui le composent” ;<sup>20</sup> dont on peut dériver l’équation de conservation de la *force vivante*. Ils ont une signification immédiatement métaphysique : “De plus, l’action est toujours égale à la réaction, et l’effet entier est toujours équivalent à sa cause pleine”.<sup>21</sup> Cette surcharge philosophique de la physique devient plus évidente dans la version définitive des PNG, où l’on assiste à un complet remplacement des *mouvements* par les *actions*.

Le fait – établi par lui-même – que dans la nature il y ait effectivement des forces permet à Leibniz d’opérer un mouvement théorique depuis la théorie de la substance, où il y a une avancée positive, par laquelle se montre la vraie nature des substances, vers la téléologie, où il y a une sorte d’avancée négative, les lois de la force ne pouvant pas être expliquées sans poser une loi universelle dont la connaissance nous dirige vers le créateur. “Et c’est une des plus efficaces et des plus sensibles preuves de l’existence de Dieu pour ceux qui peuvent approfondir ces choses”.<sup>22</sup>

Chose curieuse, il n’est question de force, dans la *Monadologie*, que lorsqu’il s’agit des lois de conservation et de l’harmonie préétablie, c’est-à-dire de l’ensemble des conditions requises pour la cohésion du monde. Il n’y a cependant pas de vraie opposition entre les PNG et la *Monadologie*, mais plutôt un développement, un passage à l’intérieur d’un seul et même édifice théorique, développé peu à peu pour répondre à la crise – au dérangement – de l’alliance de la physique et de la métaphysique qui avait dominé dans la phase des machines de la nature et du *substantiatum* : une composition de théorie aristotélicienne de la substance, de dynamique et de doctrine de l’infini qui est maintenant sur le point d’être abandonnée.

La théorie de l’unité est le nouveau vestibule du palais des doctrines leibniziennes. Mieux, en adaptant une métaphore bien-aimée par Leibniz, elle seule

19. PNG, §11, GP IV, 603.

20. Costabel 1956 : 209.

21. PNG, §11, GP IV, 603. Le cadre finalistique dans lequel cela prend place se précise aussi de façon mûre : “Et il est surprenant que, par la seule considération des causes efficientes ou de la matière, on ne saurait rendre raison de ces lois du mouvement découvertes de notre temps et dont une partie a été découverte par moi-même. Car j’ai trouvé qu’il y faut recourir aux causes finales, et que ces lois ne dépendent point du principe de la nécessité comme les vérités logiques, arithmétiques et géométriques ; mais du principe de la convenance, c’est-à-dire du choix de la sagesse” (*ibidem*).

22. PNG, §11, GP IV, 603. C’est la phrase finale du passage cité dans la note précédente.

nous permet de franchir la porte qui sépare l'antichambre et la salle d'audience où sa philosophie va nous conduire dans ce temps, ou dans ce monde, avant d'entrer finalement dans le cabinet de la nature – là où nature physique et nature métaphysique semblent se superposer sans peine, l'une exprimant l'autre.

Non seulement, donc, le limbo n'est plus là, mais la théologie naturelle lie l'une à l'autre la physique et la métaphysique ; qui plus est, les monades sont incorporées à la philosophie naturelle<sup>23</sup> et se distribuent des deux côtés de la charnière. Le problème se pose alors de la distribution, autour d'une autre charnière, de la représentation ou de la perception : voire la distribution de représentation et perception entre l'individu leibnizien comme entité naturelle, substance dans le monde, et l'individu métaphysique, substance constituant du monde.

#### 4. QUAND LA MONADE A DES ORGANES

Dans les PNG la monade, la solitaire *socialite*, est toujours “environnée d'une masse composée par une infinité d'autres monades”.<sup>24</sup> Si, à partir de cette formule, on se retourne vers les parties correspondantes du *Discours de métaphysique*, on n'y repère que “ce grand mystère de l'union de l'âme et du corps, c'est à dire comment il arrive que les passions et les actions de l'un sont accompagnées des actions et passions” ; et ici Leibniz se hâtait d'ajouter : “ou bien des phénomènes convenables de l'autre”.<sup>25</sup>

L'on sait bien que le corps, dans le *Discours*, n'était qu'un phénomène. Cette doctrine aussi commence à s'écrouler dans la correspondance avec Arnauld, dans un processus de transformation de certaines vues antérieures de Leibniz, qui va se compléter au cours des années 1690,<sup>26</sup> dans les discussions avec Fardella, et dans les écrits de théorie de la substance et de dynamique ; puis on a la correspondance avec De Volder et le développement de la théorie de l'*aggregatum* comme *substantiatum*. C'est ici l'acmé dans la trajectoire parabolique de ses efforts pour maintenir sa théorie de la substance dans le champ de l'hylemorphisme

23. En fait les monades ont à ce moment-là une fonction naturelle ou physique, puisque le corps est naturel à la substance et la substance corporelle exige physiquement les monades, ce que Leibniz, encore de Vienne, représente à Des Bosses comme la différence entre le rapport de la substance à la monade et celui qu'elle aurait avec un *vinculum substantiale* : “substantia corporea, vel vinculum substantiale Monadum, etsi naturaliter seu physice exigat Monades, quia tamen non est in illis tanquam in subjecto, non requirit eas metaphysice, adeoque salvis Monadibus tolli, vel mutari potest et monadibus naturaliter non suis accommodari. Nec ulla Monas praeter dominantem, etiam naturaliter vinculo substantiali affixa est, cum Monades caeterae sint in perpetuo fluxu” (*Leibniz à Des Bosses*, 1713, GP VI, 482).

24. PNG, §3, GP VI, 599.

25. DM, §33, A VI, 4, 1582.

26. Dans la même lettre que nous avons citée ci-haut, on lit : “Le corps est un aggrégé de substances, et n'est pas une substance à proprement parler. Il faut par conséquent que partout dans le corps il se trouve des substances indivisibles, ingénérables et incorruptibles, ayant quelque chose de répondant aux âmes. Que toutes ces substances ont toujours été et seront toujours unies à des corps organiques, diversement transformables” (*Leibniz à Arnauld*, 1690, A II, 2, 311-312).

aristotelicien, qui va être abandonnée seulement autour des écrits de 1714 comme les PNG.

Dans les études leibniziennes, nous sommes familiers de cette formule : “il n’y a que des monades”. Mais ce n’est pas rien que d’y avoir des monades, et enfin c’est bien plus que s’il n’y avait que des apparences. Le corps des PNG comprend des monades, une idée qui était absente du *Discours*. L’innovation théorique introduite sous le nom de machine de la nature, machine organique, etc., n’est pas seulement la définition d’une théorie de l’organisme vivant, bien que nous la rangions d’habitude sous cette rubrique, mais bien une théorie de la réalité, ou d’un certain degré de réalité des corps des vivants, ni simples apparences, ni vraies substances en eux-mêmes : voir, la composition du vivant à partir d’autres vivants, du côté naturaliste ; et du côté métaphysique, de la correspondance entre les principes passif/actif primaires des substances, dans leurs perceptions harmonisantes. Le cortège toujours changeant de la monade dominante, ce domaine propre de la monade dominante, contient d’autres monades ; comme on le sait, elles “constituent le corps propre de cette monade centrale”. Cette dernière, ce qui est d’importance majeure, “suivant les affections [de ce corps] elle représente, comme dans une manière de centre, les choses qui sont hors d’elle”. Or, “comme (...) chaque corps agit sur chaque autre corps, (...) et en est affecté par réaction, il s’ensuit que chaque monade est un miroir vivant” – à ce point-là, la monade est déjà vivante et ce qui s’y ajoute est précisément d’être un miroir.<sup>27</sup>

La perspective des PNG n’est donc plus déterminée, comme l’était celle du *Discours de métaphysique*, par la substance individuelle, si non de façon logique, *in ideis*. Différemment, *in mundo*, l’existant individuel se constitue de manière harmonique, *ad modum harmoniae*, dans l’articulation très compliquée de ce cortège – comme ce cortège n’est, enfin, que le corps. Et “ce corps est organique, quand il forme une manière d’automate” ; de plus, l’automate est une “machine de la nature, qui est machine non seulement dans le tout, mais encore etc.”.<sup>28</sup> Attention : le “quand” introduit une condition, une hypothèse ; or, est-il vraiment possible qu’il y ait un corps non organique rattaché à une monade ?<sup>29</sup> et pourtant Leibniz écrit *ce corps*, non *le corps*. On s’attendrait à ce qu’il dise : il y a infinité de degrés, mais le corps d’une monade est toujours quelque peu organique.<sup>30</sup> Toutefois, Leibniz admet souvent qu’il y ait des monades situées à un niveau très éloigné de celui des âmes. Et c’est des âmes qu’il va parler principalement dans les PNG et dans la *Monadologie*.

À partir de cette observation, je vais poser pour conclure deux questions, en les laissant, bien entendu, ouvertes. Premièrement on se demande quel est le statut, disons, “métaphysique” de cette machine. L’on sait que Leibniz n’a pas toujours donné la même réponse à cette question, ou mieux : il n’a jamais donné vraiment de réponse, mais il a

27. PNG, §3, GP VI, 599.

28. *Ibidem*.

29. “Si Dieu veut mettre une ame dans une portion de la matière, ou de l’étenduë, il lui accordera des organes, autrement il n’agiroit point avec ordre” (*Leibniz à Hartsoeker*, 1711, D II, 70).

30. Il me semble qu’il s’agit ici d’une expression à valeur heuristique, mais cela dépend peut-être de mon attitude envers les PNG, qui est de les interpréter comme un protreptique.

essayé d'en trouver à l'aide soit de théories variables soit de concepts parfois bien différents entre eux.

Il y a autour des PNG, comme nous l'avons suggéré ci-dessus, une véritable charnière de ce développement, bien qu'elle ne soit pas définitive. Dans le fameux *Eclaircissement* inachevé, en particulier, on trouve la dernière attestation viennoise de la théorie des assemblages : "tout l'Univers des Creatures ne consiste qu'en substances simples ou Monades, et en leurs assemblages. Ces substances simples (...) ont toutes de la *perception* (qui n'est autre chose que la représentation de la multitude dans l'unité) et de l'*appétit* (qui n'est autre chose que la tendance d'une perception à une autre)". Dans les PNG on trouve au commencement : "La [substance] composée est l'assemblage des substances simples, ou des monades" ; dans la *Monadologie* le seul "assemblage" est celui "de tous les Esprits", en la cité de Dieu.<sup>31</sup>

Dans les PNG, chaque monade, "avec un corps particulier, fait une substance vivante". En plus, "il n'y a pas seulement de la vie partout, jointe aux membres ou organes ; mais même il y en a une infinité de degrés dans les monades, les unes dominant plus ou moins sur les autres".<sup>32</sup> Nous assisterons en très peu de temps à un glissement de la "substance vivante" au "vivant", qui se stabilise au cours de la rédaction de la *Monadologie*.<sup>33</sup> Clairement, si le vivant n'est pas en soi une substance (une substance distincte, dis-je), il n'y a pas nécessité d'un lien substantiel qui lui soit particulier : après le limbo de Malebranche, il abandonne aussi les gavottes imaginées avec Des Bosses. Mais déjà dans les PNG, "quand la monade a des organes", et des organes, comme Leibniz l'écrit dans la première partie,

si ajustés que par leur moyen il y a du relief et du distingué dans les impressions qu'ils reçoivent, et par conséquent dans les perceptions qui les représentent (...), cela peut aller jusqu'au sentiment, c'est-à-dire jusqu'à une perception accompagnée de mémoire, à savoir, dont un certain écho demeure longtemps pour se faire entendre dans l'occasion ? et un tel vivant est appelé animal, comme sa monade est appelée une âme.<sup>34</sup>

Le mouvement théorique qui relie la possession des organes à la sensation "relevée" est renversé, ce qui n'est pas un cas unique, dans la *Monadologie* :

Aussi voyons-nous que la Nature a donné des perceptions relevées aux animaux, par les soins qu'elle a pris de leur fournir des organes, qui ramassent plusieurs rayons de lumière ou plusieurs ondulations de l'air, pour les faire avoir plus d'efficace par leur union. (...) Et j'expliquerai tantôt, comment ce qui se passe dans l'âme représente ce qui se fait dans les organes.<sup>35</sup>

Si l'âme représente ce qui se fait dans les organes, et même dans les glandules et dans chaque partie du corps, et encore hors de nous jusque dans les étoiles les plus éloi-

31. GP III, 622 ; PNG, §1, GP VI, 598 ; *Monadologie*, §85, GP VI, 621.

32. PNG, §4, GP VI, 599.

33. Qu'il me soit permis encore de renvoyer à Pasini 2017.

34. PNG, §4, GP VI, 599.

35. *Monadologie*, §25, GP VI, 611.

gnées, comme Leibniz le souligne toujours, bien qu'elle ne s'en aperçoive pas, toutefois, puisque le corps est la raison du point de vue, les organes sont la raison de la perception consciente. Voilà une ambiguïté qui nous autorise à demander : de quoi parle-t-on ici, et dans quelle perspective ? En particulier, dans la perspective de l'entité métaphysique dominante, ou dans celle de l'individu vivant corporellement dans le monde ?<sup>36</sup>

Quand la monade a des organes, des organes situés dans une machine de la nature qui entoure la monade centrale comme l'essaim d'abeilles entoure la reine (ou, comme on le disait en ce temps-là, le roi), la situation est maintenant bien différente de toute spéculation anatomique du temps du *Discours de métaphysique*, parce que cette *organizatio* – ainsi que Jungius l'aurait appelée – n'est pas, comme elle l'était alors, purement phénoménique. Elle a donc en même temps solidité et limitation. Solidité, parce qu'il s'agit bien de substances. Limitation, puisque la mise entre parenthèses de la théorie de l'assemblage ou *aggregatum* et du modèle complexe de la constitution du substantié et de la substantiation parmi la génération du passif et de l'actif de l'aggrégat substantiel à partir des principes actifs et passifs des substances qui y entraient, semble devoir, ou pouvoir, dépouiller le vivant de la capacité de tout représenter, ou au moins de la capacité de tout représenter, à ce niveau secondaire du corps, de la même façon que l'âme le fait principalement.

L'harmonie préétablie nous rassure : les perceptions dans la monade naissent ainsi les unes des autres par les lois des appétits ou des causes finales (du bien ou du mal), qui consistent dans les perfections remarquables, réglées ou dérégées, comme les changements des corps et les phénomènes naissent les uns des autres par les lois des causes efficientes, c'est-à-dire des mouvements. Et il y a une harmonie parfaite entre les perceptions de la monade et les mouvements des corps, préétablie d'abord entre le système des causes efficientes et celui des causes finales.

Et pourtant la perception paraît en même temps dans la monade en tant que telle, et dans le vivant : c'est-à-dire que la monade des *Principes*, et *a fortiori* celle de la *Monadologie*, a des états représentatifs en tant que substance individuelle, mais elle a des perceptions en tant qu'âme d'un certain animal corporel, et il est presque banal de dire que les organes déterminent les perceptions de la seconde catégorie mais ne déterminent pas celles de la première. L'identification entre les deux est désirable, mais nullement assurée, et dans les échanges de Leibniz avec ses correspondants il arrive parfois que les deux aspects interfèrent mutuellement, tout au moins parce qu'il existe des aspects de la perception qu'il ne lui est pas facile de distribuer correctement aux deux niveaux de la substance et du composé vivant, comme le sont par exemple les perceptions insensibles. Je veux suggérer pourtant, à titre de conclusion, qu'il s'agit dans ce cas, autour de cette charnière spécifique, non pas vraiment d'un problème, d'un *bug*, mais plutôt d'une *feature*, d'un trait caractéristique, engendré peut-être inévitablement par le redoublement entre le niveau de la monade en soi-même et le niveau de l'agrégat-

36. "Nous parlions de certaines ambiguïtés. Dès la définition de la perception elles apparaissent" (Belaval 1963 : 142). C'est Laurence Bouquiaux qui m'a fait remarquer le rapport entre ce pénultième élément de mon exposé et la distinction chez Belaval entre deux sens de perception. On peut aussi renvoyer à la distinction entre "zentralisierte Repräsentation" et "Repräsentation im psychologisch-erkenntnismäßigem Sinne" dans Gurwitsch 1974 : 40-41.

tion, autour d'une âme, des monades en tant qu'elles composent le corps qui complète le vivant. On doit seulement admettre que les états substantiels comprendront toujours une représentation non seulement en première, mais à la fois en troisième personne de l'état perceptif subjectif de l'ensemble du vivant.

#### ABRÉVIATIONS

Pour les œuvres de Leibniz, les abréviations sont celles en usage dans les *Studia Leibnitiana*.

AT = R. Descartes, *Œuvres*, éd. par C. Adam, P. Tannery, J. Beaudet et P. Costabel, volumes I-XI, Paris, Vrin-CNRS, 1964-1974.

#### RÉFÉRENCES

Belaval, Y. 1963. *Études leibniziennes. De Leibniz à Hegel*, Paris, Gallimard.

Costabel, P. 1956. "La 'loi admirable' de Christian Huygens", *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 9, pp. 208-220.

Emery, M. L. 2012. "Caribbean Modernism: Plantation to Planetary", in *The Oxford Handbook of Global Modernisms*, ed. by M. Wollaeger, M. Eatough, Oxford, Oxford University Press, pp. 48-77.

Gurwitsch, A. 1974. *Leibniz. Philosophie des Panlogismus*, Berlin-New York, De Gruyter.

Pasini, E. 2005. "La Monadologie : histoire de naissance", in *La Monadologie de Leibniz. Genèse et contexte*, éd. par E. Pasini, Paris-Milano, Mimesis, pp. 85-122.

Pasini, E. 2017. "The Concept of 'Composite Substance' and other Absences in the Monadology", in *300 Jahre Monadologie* (Studia Leibnitiana, Supplementa 39), hrsg. von W. Li, Stuttgart, Steiner, pp. 27-34.

Riley, P. 1976. "An Unpublished Lecture by Leibniz on the Greeks as Founders of Rational Theology: Its Relation to His 'Universal Jurisprudence'", *Journal of the History of Philosophy*, 14, pp. 205-216.

Robinet, A. 1955. *Malebranche et Leibniz : relations personnelles*, Paris, Vrin.

Vallés, F. 1652. *De sacra philosophia [...] liber singularis*, Lugduni, L. Anisson.

---

Enrico Pasini  
Università di Torino – ILIESI-CNR, Roma  
enrico.pasini@cnr.it  
ORCID: 0000-0002-4525-187X